



INSTITUT ITALIEN DE PARIS

26, Rue Montpensier.

FIUME

I.

Par son étendue et son importance, Fiume est, après Trieste, le plus grand centre italien des provinces adriatiques dominées jusqu'ici par la Monarchie austro-hongroise. La ville a 55.000 habitants environ, y compris les étrangers qui s'y sont établis pour des raisons tout à fait particulières, en relation avec la structure de la Monarchie, employés de l'État, maîtres d'école, garçons de bureau, facteurs, ouvriers, commissionnaires, servantes, des gens de toutes les races et parlant toutes les langues, n'ayant en commun que leur pertinence à l'état hongrois.

Les croates, slovens et slovaques hongrois particulièrement, vinrent ici, envoyés par le gouvernement ou appelés par la recherche de travail, protégés par une loi qui excluait des entreprises industrielles ceux qui n'étaient pas citoyens hongrois, même les autrichiens. En dehors de ces infiltrations saccadées, il existe une immigration

continue des slaves de la voisine Croatie par suite du pouvoir naturel qu'ont les villes et particulièrement les ports de mer d'attirer les gens de la campagne.

Toutefois, la ville a su maintenir son caractère italien malgré tous ces éléments hétérogènes parce que sa langue, non seulement la plus belle, mais aussi celle qui représentait un degré plus élevé de civilisation que la ville avait déjà atteinte, ne pouvait être vaincue par le langage de personnes d'instruction inférieure, qui immigrant, subissaient automatiquement l'absorption par la langue et la civilisation italienne. C'est pourquoi, après quelques années, les conditions sociales, les usages et la langue italienne transformaient graduellement l'étranger s'établissant à Fiume, et ses fils devenaient italiens sans qu'aucune force extrinsèque les y contraignit. La plus grande partie de ces immigrants, en absorbant pendant les générations successives, la civilisation et l'esprit italien, adoptaient aussi finalement le sentiment national, en devenant ainsi en tout et pour tout égaux aux vieux habitants italiens de Fiume; d'autres, par contre, relativement en petite quantité, ayant également absorbé la langue et les mœurs italiennes, se déclaraient croates, uniquement par sentiment politique, bien que de croate ils ne conservassent aucun autre caractère, en dehors de ce sentiment. Pour cette raison aussi, ces croates ne jouèrent pendant les récentes démonstrations politiques, qu'un rôle relativement secondaire en comparaison des éléments croates venus expressément du dehors pour agiter, débordant en excès, au sujet desquels les croates de Fiume, que nous décrivons plus haut, ont éprouvé parfois un sentiment de dégoût, qu'ils n'ont pas voulu toujours cacher. C'est pourquoi les croates de Fiume, qui en temps normaux vivaient avec les autres habitants de Fiume en de pacifiques relations sociales, parlant la même langue ayant les mêmes habitudes, lisant les mêmes journaux, fréquentant les mêmes théâtres, toujours italiens, ne peuvent altérer nullement le vrai caractère italien de la ville, tandis qu'ils en altèrent les statistiques aux yeux de ces étrangers qui ne pensent pas au motif pour lequel, même en toute bonne foi, on peut déclarer une

nationalité inexacte, en confondant nationalité et sentiment politique.

La ville est donc complètement italienne; la langue officielle, dont se servait même le gouvernement hongrois dans ses rapports avec la ville était l'italienne, qui est parlée dans toutes les familles, au Conseil municipal, aux bureaux publiques et privés, dans les banques, écoles, associations, clubs sportifs, théâtres, presse, tribunal; et ce caractère italien est d'autant plus évident que même nos ennemis actuels, les croates, quand ils nous attaquent dans leurs journaux, paraissant en Croatie, se servent de la langue italienne dans les articles qui nous concernent et, pendant la période de leur usurpation du pouvoir gouvernemental, ils adressèrent aux habitants de la ville une déclaration promettant de respecter la langue italienne comme langue officielle.

En ville, personne ne parle la langue croate, elle est comprise seulement par ceux qui font étudiée dans les écoles de la Croatie; on comprend, par contre, un langage mélangé de slave et de paroles italiennes transformées au slave, que parlent les paysans des villages voisins, avec lesquels la ville se trouve être en contact pour l'achat de produits alimentaires. Il y a un demi-siècle, lorsque la ville était plus petite et sa civilisation moins élevée, lorsque les éléments immigrés des villages slaves venaient à être absorbés plus lentement, ce dialecte italo-slave était parlé en ville plus souvent; aujourd'hui, on ne l'entend plus que près du marché et dans les premières heures du matin, et là où il sert de moyen de communication entre ouvriers étrangers et gens du pays, tandis qu'il a complètement disparu des maisons et des rues.

Dans les classes plus instruites et dans les cercles commerciaux on comprend et parle plus ou moins correctement l'allemand. Dans l'usage habituel des familles il n'y a pas de trace de cette langue, comme aussi du hongrois, que la nouvelle génération de Fiume a du apprendre de vive force dans les écoles de l'État, à côté de l'italien, et qui n'était parlée que par les hongrois immigrés. En un seul jour, le 28 octobre, le jour où le gouvernement hongrois a déclaré banqueroute, toute trace de cette langue a disparu; depuis ce jour-là il semble

que les hongrois soient disparus aussi, bien que selon les statistiques ils devaient être au nombre de plusieurs milliers: mystère des statistiques faites sous la libre domination de la maison d'Absbourg.

II.

Jusqu'au 28 octobre de cette année. Fiume avait un gouvernement hongrois. La ville possédait pourtant des statuts garantissant son droit à l'autonomie, droit que le gouvernement s'évertuait de diminuer jour par jour, par les lois hongroises introduites sous la forme de décrets que le gouvernement avait imaginés pour escamoter le droit de la ville, selon lequel les lois hongroises concernant Fiume ne pouvaient être introduites qu'après l'approbation du Conseil municipal, et qui visaient particulièrement la restriction de la liberté de l'instruction publique et des droits nationaux de la ville.

Fiume appartenait à la couronne de Saint-Étienne comme ville libre, et corps séparé directement annexé, c'est-à-dire annexé sans l'entremise de la Croatie, qui appartenant elle-même à la Couronne hongroise, aurait voulu incorporer Fiume. La ville est aujourd'hui, que ses liens avec la Hongrie sont déliés, d'après son droit, complètement libre de disposer d'elle-même.

Pendant les dernières semaines de la guerre, lorsque l'Autriche s'aperçut qu'elle avait perdu la partie, et qu'elle allait avoir à en payer les frais, devant accorder aux peuples tout au moins la liberté de l'autodécision, les cercles dirigeant la politique d'Absbourg cherchèrent encore à sauver le tout en favorisant le démembrement de l'empire, dans l'espoir de voir ressusciter plus tard, par des intrigues, l'état autrichien. C'est ainsi que Vienne, malgré le gouvernement hongrois, toujours aristocratique et aveugle, favorisa la formation d'une Jugoslavia, chatouillant l'orgueil des croates. pour empêcher leur gravitation vers Belgrade, dans l'espoir de refaire tôt ou tard une Autriche avec une nuance slave plus forte, au détriment spécialement des hongrois. Cette Jugoslavia était donc bien différente de celle que les nations de l'Entente avaient cru voir surgir du Traité de Corfou, par

lequel elles supposèrent avoir exaucé les vœux des slaves de la Monarchie, par leur rédemption et l'union aux serbes. C'est à la Jugoslavia créée, par contre, par les cercles autrichiens, au dernier moment, que fut cédée la flotte austro-hongroise, dans le but de la conserver à l'Autriche future et c'est dans les bras de cette Jugoslavia qu'on a voulu jeter notre Fiume, pour la soustraire à l'Italie, qui selon le droit démocratique, était certaine de l'obtenir par l'affirmation plébiscitaire et la volonté bien connue des habitants de Fiume; et par la déclaration, exprimée solennellement au Parlement hongrois, par son député M. Ossoinack. L'Autriche s'était apaisée au sujet de Trieste, parce qu'elle savait que par le Traité de Londres les nations de l'Entente l'avaient garantie à l'Italie; Fiume, par contre, était en dehors de ce traité, parce qu'à l'époque où il avait été conclu, il n'était pas dans les intentions des Alliés le parcellement absolu de la Monarchie; on voulait l'affaiblir sans la détruire et on lui laissait le port de Fiume. L'affaiblissement complet de la Monarchie rendit vain, par contre, toute déférence vers un état qui n'existait plus. C'est pourquoi les cercles qui rêvaient la résurrection de l'Autriche comprirent que l'unique moyen encore imaginable pour contester Fiume à l'Italie était de la laisser adopter par la Jugoslavia, qui, par son caractère ambigu d'irréductibilité antiautrichien s'était attiré même les sympathies de l'Italie et avait su faire reconnaître par l'Entente le principe de former un état national. Une formation plus ou moins clairement fédérale entre les restes de la Monarchie aurait ensuite reconduit Fiume à son ancien patron, tandis que Trieste, battue par la concurrence du trafic qu'on aurait dévié en faveur de Fiume, aurait subi la vengeance pour son infidélité envers l'Autriche. Pour porter à bonne fin un semblable projet, il fallait en premier lieu enlever Fiume à la Hongrie; c'est à quoi pensa l'état-major de l'armée - le croate Borojevic - en substituant, pendant la dernière phase de la guerre, la garnison de Fiume par des régiments croates. Le jour où la nouvelle Jugoslavia fêta sa naissance, vers le 20 octobre, les soldats croates de la garnison fêtaient l'événement joyeux par des démonstrations débordantes, qui finirent

par la dévastation du Tribunal. Le gouverneur hongrois, ayant compris qu'il ne pouvait se fier à ces soldats et pour s'épargner d'autres douleurs, procéda le 28 octobre, à la dissolution de la police d'État, et, hôte insalué, il disparut de Fiume.

Les croates, ivres de la nouvelle liberté, mais incapables de penser que le premier devoir de l'homme libre est de respecter la liberté d'autrui, comme leur premier acte de leur gouvernement à peine constitué, représenté par le Conseil national sloveno-croate-serbe de Zagreb, proclamèrent l'annexion de Fiume. Notre ville a donc pu jouir de la liberté consentie par l'empereur aux peuples de la Monarchie, pour le laps de temps écoulé entre le départ du gouverneur hongrois et l'arrivée des croates, qui guettaient ce départ pour occuper la place vide à l'aide de leurs soldats. Les habitants de Fiume ont appris dans la même matinée du 29 que le vieux patron s'était enfui pendant la nuit et que, pendant la même nuit, le nouveau patron s'était installé dans la ville.

Cette matinée ne pourra jamais s'oublier; les croates avaient occupé le palais du gouverneur et les bâtiments qui en dépendaient, les postes, douanes, port, mais non pas l'Hôtel de Ville; et les habitants, au nom de la part du droit et des idées modernes démocratiques, jetèrent bas la peur à laquelle le gouvernement hongrois les avaient accoutumés, ils se sentirent libres malgré le gouvernement croate, ils sentirent que pour eux aussi, l'Italie et les Alliés avaient combattu, que pour eux aussi, le Président Wilson avait formulé ses lois démocratiques, et, dans l'espace d'une demi-heure, les fenêtres des maisons se pavoisèrent du tricolore italien, si désiré en silence pendant longtemps, tandis que des cocardes italiennes ornèrent les poitrines des habitants.

Les croates exigèrent aussi l'abandon de l'Hôtel de Ville en posant un délai de 24 heures. Dans la matinée suivante, ils reçurent la seule réponse digne, la ville ne reconnaissait pas l'imposition du susdit gouvernement, ni en général la prise de possession de la ville, mais représentés par le Maire et le Conseil National Italien, qui s'était déjà

constitué, ils se rapportèrent aux lois démocratiques de l'autodécision et proclamaient l'union à l'Italie, en plaçant cette décision sous la protection de ce même Président Wilson, dont les croates osaient porter en triomphe l'effigie, en reconnaissance de leur liberté, tandis qu'ils outrageaient indignement la nôtre. Dans l'après-midi de ce même jour, un cortège de plus de 10.000 personnes parcourut la ville avec les drapeaux italiens, acclamant l'Italie et approuvant chaleureusement, par affirmation plébiscitaire, la décision du Conseil National.

Depuis ce jour, la ville est en fête; les habitants ne tiennent aucun compte de ce que fait le gouvernement usurpateur croate, ils rient de sa hâte à changer les écritaux italiens de la poste et de la gare en langue croate, de ses efforts pour se faire reconnaître, en niant d'acquitter les soldes dues aux familles des soldats qui ne lui jurent pas fidélité, en passant au Service de l'armée yougoslave et en obligeant les employés et les ouvriers des entreprises de l'État à le reconnaître, sous peine de licenciement. Fiume ne prêta aucune attention à l'avis, en deux langues, qui parie de respecter l'autonomie et la langue italienne, affirmations ironiques, en vérité, si l'on considère la sommation que ce gouvernement a adressée au Maire et écrite en croate, d'avoir à se soumettre; supportant toutes les provocations, depuis le pavoiement croate des quais et des édifices du gouvernement, jusqu'aux processions de croates des villages voisins appelés par téléphone (placé sous la censure), perquisitions dans les maisons, arrestations de jeunes filles, cocardes arrachées sur leurs poitrines, fusillades pendant des nuits entières pour épouvanter la population.

Le 4 novembre, une nouvelle fit accourir toute la population au port: un torpilleur italien était entré dans nos eaux. En effet, acclamé par les habitants qui pleuraient de joie, le vaisseau «*Stocco*» de la Marine Royale Italienne jetait l'ancre et peu après, le cuirassé «*Emanuele Filiberto*», avec l'amiral Rainer, entra aussi dans le port. L'amiral, reçu par le Conseil National, déclarait en gravissant l'escalier du quai, apporter le salut de l'Italie, qui l'envoyait pour protéger ses concitoyens et sauvegarder les intérêts italiens. On avait entendu en Italie

nos cris de douleur, grâce à quelques jeunes hommes de Fiume qui avec une automobile s'étaient enfuis à Trieste et de là, parmi les périls de la mer et de la guerre non encore terminée (peu s'en fallut qu'ils ne fussent frappés par un boulet yougoslave qui les avait découverts), avaient pu rejoindre Venise en canot.

Le 4 novembre ne s'effacera plus de la mémoire de la population de Fiume, qui apprit pour la première fois et officiellement que l'Italie ne l'abandonnait pas aux appétits gloutons des croates; et c'était la première fois aussi depuis que l'Italie existe, qu'un vaisseau de guerre italien venait à Fiume. En même temps que la marine italienne jetait l'ancre dans le port de Fiume, les croates enfonçaient le portail de la Tour civique, propriété de la ville, ils enlevaient le drapeau italien qui y flottait, le jetaient bas, le piétinant, et élevaient à sa place le drapeau croate; de sorte que la première démarche de l'amiral italien fut celle de prétendre avoir satisfaction immédiate de ce gouvernement croate qui - invraisemblable à dire - ne voulut d'abord pas en donner, mais en protestant, se réserva de demander des ordres à Zagreb.

Les croates, naturellement, assaillis de rage par suite de l'arrivée des vaisseaux italiens, mirent à dure épreuve la patience courtoise de l'amiral, par toute espèce d'empêchements et de prétextes; se basant sur la protection supposée des Alliés et surtout - on ne sait pourquoi - de l'Amérique, qu'ils offensaient à tout moment par leurs actes antilibéraux. Lorsque, quelques jours plus tard, deux torpilleurs français entraient dans le port de Fiume, les croates se crurent tout bonnement les Alliés de la France contre l'Italie, en rêvant un système de politique, selon lequel la France aurait caressé les yougoslaves pour assaillir l'Italie de deux côtés. A l'arrivée des Français, les croates organisèrent un cortège démonstratif par le moyen des... habitants de Fiume qui arrivent de loin par les bateaux du matin et qui, terminé leur devoir de crier par les rues, s'en retournent le soir dans leurs villages; et ils firent les choses de manière à attirer les commandants français au gouvernement croate, en empêchant que ceux-ci se rendissent à l'Hôtel de Ville pour recevoir l'hommage qui les attendait de la part de

l'unique autorité légale, le Conseil National constitué par la volonté du peuple. Les torpilleurs français vièrent, partirent et retournèrent encore l'autre jour sans qu'aucun officier se fut laissé apercevoir à l'Hôtel de Ville, de manière que le Conseil National, pour remettre sa note au gouvernement de la République, a dû l'envoyer à bord, quand le bateau quittait déjà le quai.

Il y a deux jours, on vit arriver un détachement de troupes de l'armée serbe, envoyé évidemment par une autorité qui n'était pas celle du gouvernement interallié, parce que dans le même jour l'amiral italien recevait l'ordre de prendre possession de la ville au nom de l'Entente et de l'Amérique, en débarquant des soldats italiens et américains, ordre que les serbes n'accueillirent pas avec trop de bienveillance et contre l'exécution duquel les habitants de Fiume se virent pointer des canons... jugoslaves

Il est difficile de savoir par ordre de qui les serbes ont pu venir, moins difficile de deviner, pour quel motif les serbes et jugoslaves se crurent contrariés par les démarches de l'Italie au nom de l'Entente: les croates sont des peuples balkaniques, pour lesquels les coups d'état sont encore des moyens politiques normaux; en prenant possession du gouvernement pendant une nuit bien critique, ils voulurent créer un fait accompli; avec l'arrivée des serbes, ils crurent couper les bras à l'amiral italien, en lui empêchant le débarquement, et voulant démontrer que pour représenter l'Entente, ils suffisaient eux-mêmes avec les serbes.

III.

Fiume est une ville italienne qui a combattu les plus dures batailles contre le gouvernement d'une nation, la hongroise, tout à fait différente d'elle par sa langue et sa race. La guerre, qu'elle n'a jamais osé désirer, par un sentiment d'humanité, vint toute seule et fut saluée comme l'aube de la rédemption; vint enfin la victoire de la liberté. Qui osera nier aujourd'hui à cette pauvre population la liberté si bien méritée par son long calvaire ? Qui osera enlever la ville si nettement

italienne à la Nation italienne? Qui permettra, qu'après le long joug hongrois, elle retombe sous un autre joug qui en peu de jours fut capable seulement de faire apparaître le gouvernement hongrois comme un gouvernement libéral ?

Pour quelles raisons ceci devrait-il arriver? Pour aucune raison: ni pour des motifs ethniques, ni pour des motifs de langue et de civilisation, ni pour des droits historiques (même si des droits historiques devaient compter pour quelque chose dans le nouveau programme démocratique national), ni enfin pour des raison économiques, puisque Fiume pourra être le port des produits croates et des produits hongrois, même si la ville appartenait à l'Italie, qui, entre les deux peuples auxquels la voie de mer est nécessaire saura garantir le droit et la justice mieux que ne l'a fait la Hongrie dans les temps passés pour le commerce croate et mieux que ne le ferait la Croatie pour le commerce hongrois. Personne ne garantira mieux la liberté de Fiume, en tout et pour tout, que l'Italie!

Que ce vœu qui est celui des habitants de Fiume s'accomplisse au plus tôt.

Le 16 novembre 1918

Le conseil National Italien de Fiume

Imp. Warmont, Paris, galerie Beaujolais, 17.1.19